

Sittna Hajar et la Maison sacrée

Zahiye Kundos



Sittna Hajar et la Maison sacrée

Zahiye Kundos

Distillation

Sentir l'imminence de la mort — qu'elle soit causée par des forces internes au corps (par exemple, un dysfonctionnement du placenta ou une maladie immunitaire mortelle), par une menace pesant sur la vie d'un être aimé (certaines mères croient porter leurs enfants en elles, pour toujours), ou imposée de l'extérieur à un groupe (l'esclavage, le génocide) — active automatiquement un mode d'emploi intégré au corps. Lorsque la mort est humée, goûtée, l'esprit (al-rūḥ) fait le premier geste. Voyant la raison (al-'aql), en état de grande confusion, incapable de saisir ou de répondre aux alertes du danger imminent, l'esprit se retire du corps et se tient à une distance mesurée. Bien qu'il ait été ordonné au Prophète Muhammad de répondre à ceux qui l'interrogeaient à ce sujet de ne pas s'en soucier – « Dis : "L'Esprit relève de l'ordre de mon Seigneur. Et il ne vous a été donné que peu de science savoir" » (Coran, 17 : 85) –, il semble que des penseurs tels qu'Ibn Sina et al-Ghazali aient de bonnes raisons de spéculer que l'esprit est fait d'une vapeur subtile qui prend la chair de cœur ('al-qalb) pour siège. Un tel retrait, ne pesant rien, permet au cœur de guider à lui seul, réduisant toutes les activités au minimum nécessaire pour la circulation de la chaleur et du froid. C'est ce type de distillation – pour reprendre un concept employé par Audre Lorde dans « Poetry Is Not a Luxury » –, à nouveau perceptible par la suspension de la raison, la dislocation temporaire de l'esprit et l'actualisation du savoir pratique du cœur, qui empêche le corps d'amorcer une autolyse, c'est-à-dire un processus d'autodissolution. Lors de l'événement de la survie, bien peu de cette expérience parvient à la langue, et pourtant son effet est manifeste : l'extinction du Je.

Dans l'épopée monothéiste

Au milieu du désert, sur la terre aride de La Mecque, auprès des ruines de l'antique Maison, l'outre d'eau de Hagar perdit poids et bruit. Contre sa poitrine, peau contre peau, se trouvait Ismaël, son nourrisson. Déposant l'outre de son épaule, Hagar pressa le pas, une-deux-trois-quatre-cinq-six-sept fois, tournant entre les deux collines qui l'engloutissaient, en quête d'eau ou de gens ayant de l'eau. Sentant la chaleur et la sueur de sa mère, Ismaël avait glissé de sa poitrine pour s'établir sur son ventre ; il pouvait encore entendre l'écho de ses murmures, mais s'était trop affaibli pour s'accrocher à ses seins taris. Ibrahim, l'esprit troublé, était déjà à quelques kilomètres, marchant à côté de son âne sur le long, long chemin du retour vers les terres verdoyantes de Canaan. Sarah, sa compagne de longue date et la mère de son second fils, Ishaq, était assise à l'entrée de leur demeure, attendant son retour ; elle sentait le pain frais. Pendant ce temps, une pierre noire s'était soudain mise à luire parmi les décombres ; là se tenait l'ange, une étincelle dans les yeux. Entendant l'émoi des oiseaux, des nomades des environs accoururent et découvrirent le miracle des miracles : une source d'eau froide jaillissant, une mère et son nourrisson se rafraîchissant.

Quiconque peut aisément reconnaître que les caractéristiques de ces scènes spectaculaires témoignent de deux traditions à la fois, un mélange de l'islamique et du judaïque, une séquence d'événements s'inscrivant dans l'épopée monothéiste laquelle respire depuis lors, en mouvement constant, frappant aux portes de chaque nouvelle génération de musulmans vivants et des ahl al-kitāb, les héritiers des « gens du Livre », Juifs et Chrétiens, exigeant de tous un re-sentir actif et un réapprentissage.

Car Hajar (ou Hagar), la femme vaillante et mère allaitante, son nourrisson frêle et presque mort, et son tournoiement épuisant et obstiné entre les deux collines ; Ibrahim, le père aimant et inquiet qui suit un dessein divin, laissant son fils et sa femme aux ruines de la Maison sacrée de Dieu, la Ka'ba ; et la pierre noire céleste — portent des éléments essentiels du récit de ces ancêtres dans la tradition islamique. L'âne d'Abraham, l'objet que Hajar emporta avec elle, khamat mayim ou outre d'eau, la forte personnalité de Sarah et la cuisine copieuse de la maisonnée reposent sur la version longue du récit dans la Genèse. L'ange, la révélation du puits et la naissance du fils de Sarah, Ishaq, sont attestés dans les deux traditions.

La pierre qui brilla, l'étincelle dans les yeux de l'ange et la position peau contre peau sont des prolongements de mon imagination. Car il me semble irréaliste qu'une mère dans cette situation critique se sépare de son nourrisson, comme le suggèrent la Genèse et la version reprise dans le Sahih al-Bukhari. Des siècles nous séparent, Hajar et moi, et pourtant j'ai tendance à croire que, lorsque sa langue sèche goûta la mort, elle traversa un processus de distillation ; ce fut son cœur qui guida, et non son esprit. Rester serrés l'un contre l'autre est probablement ce que feraient d'instinct la plupart des mères dans ces circonstances extrêmes.

La place de Hajar dans la Genèse marque une sortie de l'intrigue principale. Son histoire commence en tant que servante de Sarah, choisie pour lui donner des enfants, car cette dernière était âgée et avait perdu l'espoir d'en porter elle-même. Comme l'affirme Gil Anidjar dans son ouvrage récent *On the Sovereignty of Mothers: The Political as Maternal*, Hagar est intéressante dans la mesure où elle est au service, au sens propre comme dans les faits, de la vie des principaux

membres de la famille, ses maîtres. La version islamique maintient que Hajar fut esclave jusqu'à son mariage ; cependant, le point de départ est ce qu'elle devint après son affranchissement. Et, de façon logique, l'endroit où commence le récit représente une différence importante entre les deux Hajar, différence dont les répercussions se prolongent jusqu'à ce jour.

Dans l'islam, Hajar est la mère de toutes les mères. En l'an 570 du calendrier chrétien naquit un autre nourrisson, l'arrière-petit-fils de Hajar, le Prophète Muhammad. Il fut élevé et façonné par l'environnement où s'était établie son arrière-grand-mère pour annoncer la bonne nouvelle : le renouvellement de la prophétie de ses aïeux, Ismaël et Ibrahim, au cœur des terres arabes, dans une Écriture révélée en langue arabe.

Dans son exégète coranique, l'autrice égyptienne, Aysha Abd al-Rahman, considérait Hajar comme le premier modèle féminin de l'histoire islamique non seulement pour sa « fonction maternelle », mais aussi – et surtout – pour son « rôle crucial de leadership » (voir « Islam and the New Woman »). Sittna Hajar est décrite sous un jour chaleureux dans les hadiths, la tradition orale du Prophète ; elle apparaît de façon admirable dans le Coran dans le contexte des récits d'Ibrahim ; et elle est un modèle vivant au sein de diverses communautés musulmanes. La révélation du Coran commence en 610 après J.-C. ; mais le calendrier musulman, hégirien, commence en 622. Cette date marque la Hijra, la migration de la première communauté musulmane vers la ville de Yathrib – plus tard nommée Médine – en quête d'un refuge contre la persécution subie à La Mecque. Rétrospectivement, le sens du nom de Hajar renvoie à son action, à sa migration de Canaan vers La Mecque qui, comme la migration vers Médine, fut ordonnée par Dieu.

Avant de démontrer la manifestation littéraire de ce positionnement en nous concentrant sur un seul passage du Coran, il est important, d'emblée, de ne pas passer outre un fait énigmatique. « Presque toutes les figures féminines mentionnées dans le Coran apparaissent en lien avec un membre de la famille », affirme Celene Ibrahim dans *Women and Gender in the Qur'an*, et Sittna Hajar n'est pas de celles-là. Son nom est omis, et les références coraniques à son sujet sont codées. Riffat Hassan estime que le récit du *Sahih al-Bukhari* suffit à reconstruire l'histoire de Hajar et à la présenter en héroïne (« Islamic Hagar and her Family », dans *Hagar, Sarah, and their Children: Jewish, Christian, and Muslim Perspectives*). Comme nous le verrons, la voix et l'agentivité de Hajar y sont manifestes. À mon sens néanmoins, ce témoignage ne permet pas de saisir l'immense potentiel de ce récit fondateur et ne suffit pas à infirmer ce que Fethi Benslama nomme l'« absence » de Hajar et son « retrait du texte fondateur » (*La psychanalyse à l'épreuve de l'islam*).

Si je soutenais aussitôt le contraire, en disant par exemple que Hajar a un « droit à l'opacité », pour emprunter la poétique d'Édouard Glissant, je risquerais de perdre mes lecteurs, ou pire. Je crains de me perdre moi-même en marchant délibérément dans les limites du couloir exigü de la pensée qui, depuis quelque deux cents ans – c'est-à-dire depuis l'âge du colonialisme européen ou de la modernité –, tient captifs dans le discours de l'apologétique bien des Arabes et des musulmans intelligents, intellectuels comme gens ordinaires, consciemment et inconsciemment, célébrant l'islam à l'excès et par-là le – et se – ridiculisant, plaidant l'innocence (« nous ne croyons plus en l'islam », par exemple), ou endossant purement et simplement l'accusation (« l'islam est une religion misogyne »).

Mais voici ce que je pense : nous ne pouvons plus endurer cela. Nous sommes las de lutter contre le langage des ministres de la guerre, épuisés de porter les paranoïas éreintantes des orientalistes et de nous regarder dans le miroir des autres. De telles positions nous ont rendus incapables de répondre au besoin que défend Asad Q. Ahmed : celui de « relire nos traditions dans nos langues orientales et au sein de nos systèmes de pensée indigènes » (conférence à l'Université de Lahore ; je souligne). Ahmed a raison. Nous avons été détournés pendant si longtemps de nous-mêmes et des multiples choses que nous devrions faire : par exemple, reconstruire les infrastructures de nos villes, réparer les routes vers nos quartiers détruits, rebâtir nos maisons démolies, dessiner les plans de nos jardins, guérir nos langues bégayantes, reprendre tout ce qui est à nous. Car où que nous vivions, nous sommes sans abri. Aussi riches que soient nos ressources naturelles, et aussi hautes que s'élèvent nos tours dans les déserts, notre passé ressemble exactement aux tours de gravats qui s'accumulent à Gaza.

À présent, gardant à l'esprit le temps, l'énergie et les ressources que nous ne cessons d'investir pour résister à des politiques coloniales obstinées, nous devons nous assurer que tout ce que nous faisons soit au service de notre agenda. Notre attention est particulièrement requise lorsque nous posons des questions sensibles et primordiales, telles que : « Où est Hajar dans le Coran ? » Si cette interrogation nous sert – et c'est assurément le cas –, alors nous devons nous y consacrer sans hésitation, soupçon ou consternation, sans crainte de ne pas la trouver dans le Coran ou de nous perdre avec elle. Nous laisserons tout ce qui reste entre nos mains et nous l'invoquerons avec confiance, tranquillité et curiosité – une curiosité positive, j'entends.

Car même lorsque les mères paraissent absentes ou silencieuses, dans leurs demeures privées ou dans les Écritures, leur présence est affirmée. Si tu ne trouves pas ta mère au salon, il te faut chercher ailleurs, la suivre où qu'elle soit, sur le toit ou sur la terrasse, à son bureau, dans la cuisine ou dans tes rêves ; tu dois l'accompagner dans toute activité qu'elle estime importante pour elle d'accomplir – lire, cuisiner ou prier. S'il arrive que tu ne la trouves pas chez elle, frappe à la porte des voisins. Le mieux serait que tu t'assoies attentivement et patiemment sur les marches à l'entrée de sa maison. Dès que tu la reconnais de loin, tu dois te lever et appeler à voix haute, ana hon Yamma, ana hon Yamma (je suis là maman, je suis là maman), afin qu'elle t'entende et sache que tu es là et l'attends. Puis tu dois courir vers elle, libérer les lourds sacs de ses doigts gonflés, sortir chaque produit et le ranger à sa place assignée, dans le réfrigérateur, sur les étagères, sur la table à manger, sur le buffet. Tu dois ranger exactement comme elle l'aime, laisser toutes les surfaces propres, et refermer doucement la porte avant de partir. À l'image de toutes les maisons, toutes les Écritures portent le portrait des mères fondatrices.

Sur l'absence énigmatique du nom de Hajar dans le Coran

Les noms et le fait de nommer revêtent une grande importance pour le Locuteur du Coran, qui a Lui-même cent noms : « Invoquez Dieu, ou invoquez le Tout-Miséricordieux ; quel que soit le nom par lequel vous L'invoquez, les plus beaux noms lui appartiennent » (Coran 17 : 110). Parmi les objectifs du Coran, il y a celui d'expliquer en détail – « Et Nous avons exposé toute chose en détail » (17 : 12) –, de transmettre ce qui n'a pas été transmis – « Voici les versets du Livre explicite » (12 : 1) –, et de conter le plus beau des récits – « Nous te racontons le meilleur des récits en te révélant ce Coran » (12 : 3). C'est donc une Écriture intelligible, une révélation qui vient révéler, tout dire du présent, des

multiples passés et des multiples futurs à venir. Comment peut-on écrire sur la Hajar musulmane depuis son « point de vue », comme le relève Benslama, si elle n'a pas été vue en premier lieu ? Est-il vrai que sa figure est « intransmissible » dans le Coran ?

Le Coran insiste avec force sur la nature humaine des prophètes et des membres de leur famille, réservant l'adoration au Dieu unique : « Il n'y a d'autre dieu que Moi, adore-Moi donc » (21 : 25). D'une part, il se peut que le fait de ne pas mentionner le nom de Hajar dans le Coran vise à empêcher qu'elle ne devienne ce que Mariam/Marie est devenue dans le christianisme, à savoir une figure divine adorée plutôt qu'une femme honorée ayant reçu une guidance divine. Mais une telle interprétation n'est pas suffisamment convaincante, puisque Mariam est bien présente dans le Texte.

D'autre part, cela peut avoir trait aux relations que l'Écriture islamique établit avec les autres Écritures. Le Prophète Muhammad est réputé avoir clos la chaîne de la prophétie parmi la descendance d'Abraham, et le Coran est conçu comme un tout, se suffisant à lui-même. En même temps, il actualise et confirme ses précédents :

« Dites : "Nous croyons en Dieu et en ce qui nous a été révélé, et en ce qui a été révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux Tribus, et en ce qui a été donné à Moïse, à Jésus et aux prophètes de la part de leur Seigneur ; nous ne faisons de différence entre aucun d'eux, et à Lui nous sommes soumis" » (Coran 2 : 136)

En ce sens, l'ordre de l'archange Gabriel au Prophète Muhammad de « lire », connu comme le premier mot de la révélation, a été étendu en pratique à la

lecture de la Bible et du Nouveau Testament. En matière de désaccords, les musulmans sont bien sûr fidèles à leur Livre ; néanmoins, pour atteindre une compréhension exhaustive de celui-ci, ils réalisent avoir besoin de consulter les deux autres Livres. Quoi qu'il en soit, ce que je cherche à dire, c'est que ce qui ressemble à un « manque » de détails et de contexte dans le Coran est une décision prise par Dieu pour des raisons théologiques et herméneutiques. En ce sens, l'histoire de la Hajar musulmane ne pourrait être envisagée sans la Hagar juive, malgré la différence importante de représentation.

Le célèbre théoricien littéraire et savant du Coran du XI^{ème} siècle, Abd al-Qāhir al-Jurjānī, a argué de l'élément « subtil » et « magique » du ḥadhf, l'« omission ». Selon al-Jurjānī, plutôt qu'un manque ou une insuffisance, l'omission engendre la force permettant de traquer le sens :

« C'est une voie d'une nuance subtile, douce dans son approche, à l'effet merveilleux, semblable à la magie ; car, par elle, tu comprends que taire un mot est plus éloquent que le dire, que rester silencieux est plus instructif que parler ; tu te trouves le plus éloquent lorsque tu ne dis rien, et le sens de ton propos est le plus pleinement transmis lorsque tu ne l'explicites pas » (Dalā'il al-i'jāz, « Le propos sur l'omission », p. 146)

Le Coran tisse des liens sociaux et communautaires comme le fait la parole (« Quant au bienfait de ton Seigneur, proclame-le », 93 : 11). Pourtant, en certaines circonstances, s'abstenir de parler ou d'avoir un contact social peut être le signe d'une transformation divine. Ainsi, lorsque Sittna Mariam apprend sa grossesse miraculeuse à venir, il lui fut prescrit de se retirer en un lieu éloigné et de ne parler à personne (19 : 26) ; Zacharie reçut lui aussi l'ordre d'observer le

silence trois jours, comme signe d'un enfant à naître alors que lui et sa femme étaient d'un âge avancé (19 : 10). Comme le silence, l'omission peut dire davantage, non moins.

Étant donné que le cadre général des récits des prophètes éminents est déjà établi dans les Écritures antérieures, les récits narrés dans le Coran ne sont pas linéaires mais plutôt circulaires. Ce mouvement intensifie le processus d'apprentissage, incitant les destinataires à méditer sur ce qui n'a pas été dit, à remarquer qui manque à la scène et à développer leurs propres suppositions. Peu à peu, ils en viennent à comprendre comment la souffrance de Hajar éclaire la vie du Prophète Muhammad, et comment les épreuves de Joseph éclairent la vie de Moïse. Il fallait que Hajar gagnât en puissance à La Mecque, et que Joseph occupât de hautes fonctions en Égypte. Tels les spectateurs de la tragédie grecque, les destinataires du Coran en savent plus sur le déroulement des intrigues que les protagonistes eux-mêmes. Hajar ne mesurait probablement pas son rôle considérable dans l'émergence de l'islam comme religion mondiale, et Joseph ne rêvait probablement pas de la façon dont son peuple tomberait en esclavage, ni des miracles spectaculaires que Dieu emploierait pour le libérer.

Hajar comme symbole de Dieu

Dans un fragment de la sourate al-Baqara, Dieu partage avec le Prophète Muhammad, le premier destinataire du Coran, ce que son arrière-grand-mère représente pour Lui. Le nom de Sittna n'est pas mentionné dans le Coran, et les rochers ne parlent pas (certainement pas dans un langage humain). Pourtant, alors qu'elles n'avaient été que des collines ordinaires jusqu'à ce qu'elle s'y tînt,

la rencontre a conféré à al-Safa et al-Marwa, et à elle-même, un statut sacré ; tous trois sont des symboles de Dieu Lui-même :

« Nous vous éprouverons certes par un peu de peur, de faim, et de perte de biens, de personnes et de récoltes. Mais [Prophète], annonce la bonne nouvelle aux endurants, ceux qui, atteints d'un malheur, disent : "Nous appartenons à Dieu et à Lui nous retournons." Ceux-là reçoivent bénédictions et miséricorde de leur Seigneur, et ceux-là sont les bien-guidés. En vérité, al-Safa et al-Marwa comptent parmi les symboles de Dieu ; quiconque fait le grand ou le petit pèlerinage à la Maison ne commet pas de faute à faire les allées et venues entre elles. Et quiconque fait le bien de son plein gré, Dieu est reconnaissant et savant » (Coran 2 : 155-158)

La foi sincère n'épargne pas les croyants de l'épreuve d'« un certain degré » de calamité, et les vrais croyants doivent être capables de supporter toutes sortes de pertes et de véritables dépossessions. Hajar a assurément vécu l'épreuve de toutes les épreuves : une mère perdant presque son enfant, une mère tuant presque son enfant. Nous pouvons ressentir la chaleur et l'admiration de Dieu à son égard, car elle a véritablement atteint ce subtil équilibre théologique, difficile à réaliser : accepter son destin tout en le façonnant. Durant le Hajj, et tout au long de l'année lors du petit pèlerinage (la 'umra), les musulmans deviennent Hajar en marchant sur ses pas. Riffat Hassan a raison, « l'ombre de Hajar plane largement sur la vallée où elle se tint jadis seule, et son esprit est aussi inextricablement incarné dans la Ka'ba que celui de son mari Abraham et de son fils Ismaël ».

Ibrahim – l'imam de tous les prophètes, celui qui vint à son Seigneur « d'un cœur sain » (37 : 84) et dont la relation à Dieu repose sur l'amitié (4 : 125) – était absent de cet événement terrifiant. La sourate Ibrahim met en lumière son angoisse au moment où il s'éloignait de son épouse et de son enfant, confiant dans le salut, mais pourtant si effrayé de se retourner :

« Ô mon Seigneur, j'ai établi une partie de ma descendance dans une vallée sans culture, auprès de Ta Maison sacrée, afin, ô notre Seigneur, qu'ils accomplissent la prière. Fais que les cœurs de certains hommes penchent vers eux, et pourvois-les de fruits, afin qu'ils soient reconnaissants » (Coran 14 : 37)

S'adressant à Dieu, Ibrahim tentait d'apaiser sa propre détresse en se rappelant la cause supérieure : accomplir la prière à la Maison sacrée. Hajar s'établit à La Mecque, et les cœurs se tournent effectivement vers la femme étrangère détentrice du plus grand bien du désert, un puits d'eau débordant, dont elle supervise elle-même l'entretien et la juste distribution. Et voici comment le Sahih al-Bukhari commente la scène par un hadith prophétique :

«Le Prophète dit : "[Des gens de la tribu Jurhum] trouvèrent la mère d'Ismaël auprès de l'eau et lui dirent : "Nous permits-tu de nous établir auprès de toi ?" Elle répondit : "Oui, mais vous n'aurez aucun droit sur l'eau." Ils acceptèrent. Le Prophète dit alors : "La situation convenait à la mère d'Ismaël, qui aimait la compagnie des gens." »

Quelques années plus tard survient l'expérience du sacrifice, plus célèbre et couronnée de succès, entre le père et le fils, récompensant Ibrahim et Ismaël du don de reconstruire la Maison sacrée. Il importe de garder cette séquence à

l'esprit. La position estimée de Hajar à La Mecque est ce qui permet à Ibrahim (qui était probablement connu de la communauté locale comme le mari de Hajar) de poursuivre le projet de reconstruction en terre étrangère sans résistance.

Sur la différence d'âge d'Ismaël dans la Genèse et le Coran, et sur ce qu'elle nous donne à voir

Dans la Genèse, l'expulsion finale de Hajar et d'Ismaël du foyer familial paraît particulièrement dramatique. La veille au soir, tous étaient affairés à préparer un mishte gadol, un grand festin, qu'Ibrahim avait organisé pour célébrer le sevrage d'Ishaq (gmila ; vers deux ou trois ans). Quelques années plus tôt, alors qu'ils étaient en route vers Loth à Sodome, les anges s'étaient arrêtés au foyer pour apporter la très bonne nouvelle : la conception à venir de Sarah ; le miracle de Sarah elle-même, le retour de sa peau douce et de ses joues roses et fleuries. Le mets distingué offert aux anges à cette occasion nous invite à imaginer ce qui fut servi à la célébration d'Ishaq.

Placé sous l'ombre de l'arbre du foyer, là même où les anges avaient été invités à se rafraîchir, le délicieux buffet devait comporter le pain et les gâteaux de Sarah faits de fleur de farine, la spécialité d'Ibrahim, le caillé et le lait, et le plat principal, un veau tendre, qu'Ismaël, j'imagine, avait insisté pour sacrifier et cuisiner lui-même pour son petit frère bien-aimé. Cela me conduit à supposer, en outre, que la miche de pain qu'Ibrahim donna à Hajar le matin où il les renvoya, elle et son fils aîné, était un reste de la fête de la nuit précédente. À présent, si l'on considère le moment de cette célébration et les quatorze années d'écart entre les frères, Ismaël n'était alors ni un enfant ni un jeune garçon, comme décrit alternativement par le narrateur de la Genèse, mais un

jeune homme d'environ seize ou dix-huit ans. Si l'on tire une leçon des caractéristiques des membres de la famille parmi lesquels il fut élevé, le jeune homme n'était pas seulement robuste comme on le décrit, mais aussi têtu, tendre de cœur, et pourtant au tempérament vif, et non sans une part indispensable de fierté.

Cette reconstruction suggère un renversement des événements qu'ont connus Hajar et Ismaël après avoir été dépossédés de tous leurs biens. Errant désemparée dans le désert, Hajar dut se remémorer le contraste saisissant entre la soirée bruyante et joyeuse et la matinée triste et silencieuse, incapable de comprendre comment Ibrahim avait pu lui faire cela, et comment Sarah avait pu se tenir là, silencieuse, la laissant partir après tout ce qu'elles avaient traversé ensemble. On peut imaginer Ismaël, furieux, frappant l'air de son bâton à droite et à gauche, ne pouvant croire que son père ait pu lui faire cela, à lui, son bras droit, son fils aîné.

Et si nous allons à l'encontre de la logique du narrateur, nous voyons Hajar s'affaiblir et s'allonger sous un buisson, et Ismaël perdre la raison en voyant sa mère mourir de soif, non l'inverse. Tout cela demeure profondément dramatique. Mais cela efface les éléments fondamentaux qui constituent la tragédie islamique : pas de mère allaitante, pas d'enfant mourant, pas de reconstruction de la Ka'ba, pas de Muhammad, pas d'islam. Il n'est pas d'âge supportable pour perdre sa mère, et pourtant c'est une perte qui s'inscrit dans les lois de la nature ; les jeunes enterrent les anciens. C'est le meurtre des enfants qui brise jusqu'aux cœurs de pierre.

Si l'on se tourne vers les sources islamiques, Sarah est déchargée de toute responsabilité dans les souffrances de Hajar ou dans la scission du foyer. Car, tout comme Moïse avec Aaron, l'Ibrahim musulman n'œuvre pas seul. Il partage ses révélations et cherche la collaboration. Selon al-Bukhari, Hajar savait ce qui était en jeu. Elle demanda à Ibrahim de qui venait la décision de la laisser seule dans la vallée aride : de lui, ou de Dieu ? Et lorsqu'elle comprit que c'était l'ordre de Dieu, elle se soumit pleinement à son destin. Rien d'étonnant à ce que son fils fît de même quelques années plus tard, lors de l'événement du sacrifice.

Malgré l'agentivité reconnue ici à Hajar, j'avoue nourrir quelques doutes sur ce dialogue. Comme il est rapporté dans la Genèse, Hajar avait déjà commencé à communiquer avec l'ange de Dieu à Canaan, peu après avoir conçu et fui le foyer une première fois. Il nous est dit qu'à cet événement, lorsque Dieu nomma son fils Ismaël, « le Dieu qui entend », elle Le nomma à son tour El Roï, « le Dieu qui me voit ». Cet échange intime et émouvant de noms suggère que Hajar a peut-être reçu une inspiration divine directe au sujet de sa migration, peut-être confirmée par son mari plus tard.

Quoi qu'il en soit, étant moi-même femme et mère, la question de la durée me préoccupe, le temps que prennent les choses, car le temps est tout ce qui compte lorsqu'il s'agit de nos douleurs, de toutes les douleurs que nous seules, femmes, connaissons. Un calcul approximatif que j'ai fait avec mon ami Gideon montre qu'il faut environ trente à quarante jours pour voyager de Canaan à La Mecque, à pied ou à dos d'âne. Compte tenu de cette distance, des longues journées que Hajar et Ibrahim marchèrent ensemble de part et d'autre de l'âne, croisant leurs regards çà et là, des nombreuses nuits passées à observer les étoiles, elle eut d'innombrables occasions de reculer, de changer d'avis, de supplier

Ibrahim d'emmener le nourrisson avec lui, de lui demander de dire à Sarah de veiller sur lui, de lui faire promettre de le lui ramener si elle survivait, ou, à défaut, de revenir seul et de lui donner une sépulture digne, de lui bâtir une tombe pour que son fils sache qu'il avait eu une mère qui l'aimait.

Mais elle ne le fit pas. L'histoire de Hajar est écrite dans sa distillation, dans les crevasses de sa langue, dans les cicatrices de ses genoux. Son histoire ne se lit pas ; elle se boit dans son lait débordant, dans les eaux éternelles de son puits.

*

Chaque religion monothéiste est semblable à un vase, et « tout vase laisse suinter ce qu'il contient », comme le dit le proverbe arabe du XII^{ème} siècle. Car, voyez-vous, ce n'est pas la simple plénitude du vase qui fait la différence entre la vie et la mort, mais la substance du liquide que chaque génération y verse : sang ou eau, poison ou remède. La véritable puissance de Hajar ne provient pas de la possession de quelque chose de précieux que nul autre ne pourrait détenir. Ce n'est pas une souveraineté patriarcale que la pensée politique islamique met en lumière à travers son histoire. Sa souveraineté suggère que la valeur des êtres se mesure à ce qu'ils offrent aux autres.